

ISSN 2071 - 1964

**Revue interafricaine de littérature,
linguistique et philosophie**

Particip'Action

**Revue semestrielle. Volume 18 N°2 – Juillet 2026
Lomé – Togo**

Directeur de publication	: Pr Komla Messan NUBUKPO
Coordinateurs de rédaction	: Pr Kodjo AFAGLA : Dr Litinmé K. M. MOLLEY, M.C.
Secrétariat	: Dr Ebony Kpalambo AGBOH, M.C. : Dr Isidore K. E. GUELLY

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE RELECTURE

Président : Pr Martin Dossou GBENOUGA (Togo)

Membres :

Pr Augustin AÏNAMON (Bénin), Pr Kofi ANYIDOHO (Ghana), Pr Zadi GREKOU (Côte d'Ivoire), Pr Akanni Mamoud IGUE, (Bénin), Pr Mamadou KANDJI (Sénégal), Pr Guy Ossito MIDIOHOUAN (Bénin), Pr Bernard NGANGA (Congo Brazzaville), Pr Norbert NIKIEMA (Burkina Faso), Pr Adjai Paulin OLOUKPONA-YINNON (Togo), Pr Issa TAKASSI (Togo), Pr Simon Agbéko AMEGBLEAME (Togo), Pr Marie-Laurence NGORAN-POAME (Côte d'Ivoire), Pr Ambroise C. MEDEGAN (Bénin), Pr Médard BADA (Bénin), Pr René Daniel AKENDENGUE (Gabon), Pr Konan AMANI (Côte d'Ivoire), Pr Léonard KOUSSOUHON (Bénin), Pr Sophie TANHOSOU-AKIBODE (Togo).

Relecture/Révision

- Pr Kazaro TASSOU
- Pr Ataféï PEWISSI
- Pr Komla Messan NUBUKPO

Contact : Revue *Particip'Action*, Faculté des Lettres, Langues et Arts de l'Université de Lomé – Togo.

01BP 4317 Lomé – Togo

Tél. : 00228 90 25 70 00/99 47 14 14

<https://particip-action.com/> -- participaction1@gmail.com

Particip'Action © 2009 by Professor Komla M. Nubukpo is licensed under CC BY 4.0

Indexation SJIF 2026 : 5.095

ISSN 2071–1964

Tous droits réservés

LIGNE EDITORIALE DE *PARTICIP'ACTION*

Particip'Action est une revue scientifique. Les textes que nous acceptons en français, anglais, allemand ou en espagnol sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

1.1 Soumission d'un article

La Revue *Particip'Action* reçoit les projets de publication par voie électronique. Ceci permet de réduire les coûts d'opération et d'accélérer le processus de réception, de traitement et de mise en ligne de la revue. Les articles doivent être soumis à l'adresse suivante (ou conjointement) : participaction1@gmail.com

1.2 L'originalité des articles

La revue publie des articles qui ne sont pas encore publiés ou diffusés. Le contenu des articles ne doit pas porter atteinte à la vie privée d'une personne physique ou morale. Nous encourageons une démarche éthique et le professionnalisme chez les auteurs.

1.3 Recommandations aux auteurs

L'auteur d'un article est tenu de présenter son texte dans un seul document et en respectant les critères suivants :

Titre de l'article (obligatoire)

Un titre qui indique clairement le sujet de l'article, n'excédant pas 25 mots.

Nom de l'auteur (obligatoire)

Le prénom et le nom de ou des auteurs (es)

Présentation de l'auteur (obligatoire en notes de bas de page)

Une courte présentation en note de bas de page des auteurs (es) ne devant pas dépasser 100 mots par auteur. On doit y retrouver obligatoirement le nom de l'auteur, le nom de l'institution d'origine, le statut professionnel et l'organisation dont il relève, et enfin, les adresses de courrier électronique du ou des auteurs. L'auteur peut aussi énumérer ses principaux champs de recherche et ses principales publications. La revue ne s'engage toutefois pas à diffuser tous ces éléments.

Résumé de l'article (obligatoire)

Un résumé de l'article ne doit pas dépasser 160 mots. Le résumé doit être à la fois en français et en anglais (police Times new roman, taille 12, interligne 1,15).

Mots clés (obligatoire)

Une liste de cinq mots clés maximum décrivant l'objet de l'article.

Corpus de l'article

-La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

-La structure d'un article scientifique en lettres et sciences humaines se présente comme suit :

- Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale :

Introduction (justification du sujet, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

- Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain :

Titre,

Prénom et Nom de l'auteur,

Institution d'attache, adresse électronique (note de bas de page),

Résumé en français. Mots-clés, Abstract, Keywords,

Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

Par exemple : Les articles conformes aux normes de présentation, doivent contenir les rubriques suivantes : introduction, problématique de l'étude, méthodologie adoptée, résultats de la recherche, perspectives pour recherche, conclusions, références bibliographiques.

Tout l'article ne doit dépasser 17 pages,

Police Times new roman, taille 12 et interligne 1,5 (maximum 30 000 mots). La revue *Particip'Action* permet l'usage de notes de bas de page pour ajouter des précisions au texte. Mais afin de ne pas alourdir la lecture et d'aller à l'essentiel, il est recommandé de **faire le moins possible usage des notes (10 notes de bas de page au maximum par article).**

- A l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, les articulations d'un article doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (**exemples : 1. ; 1.1.; 1.2; 2. ; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).**

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point. Insérer la pagination et ne pas insérer d'information autre que le numéro de page dans l'en-tête et éviter les pieds de page.

Les figures et les tableaux doivent être intégrés au texte et présentés avec des marges d'au moins six centimètres à droite et à gauche. Les caractères dans ces figures et tableaux doivent aussi être en Times 12. Figures et tableaux doivent avoir chacun(e) un titre.

Les citations dans le corps du texte doivent être indiquées par un retrait avec tabulation 1 cm et le texte mis en taille 11.

Les références de citations sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ; - Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées). Exemples :

- En effet, le but poursuivi par **M. Ascher (1998, p. 223)**, est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupée du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadéquation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

Pour les articles de deux ou trois auteurs, noter les initiales des prénoms, les noms et suivis de l'année (J. Batee et D. Maate, 2004 ou K. Moote, A. Pooul et E. Polim, 2000). Pour les articles ou ouvrages collectifs de plus de trois auteurs noter les initiales des prénoms, le nom du premier auteur et la mention "et al" (F. Loom et al, 2003). Lorsque plusieurs références sont utilisées pour la même information, celles-ci doivent être mises en ordre chronologique (R. Gool, 1998 et M. Goti, 2006).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

Références bibliographiques (obligatoire)

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif.

Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2^{de} éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur. Il convient de prêter une attention particulière à la qualité de l'expression. Le Comité scientifique de la revue se réserve le droit de réviser les textes, de demander des modifications (mineures ou majeures) ou de rejeter l'article de manière définitive ou provisoire (si des corrections majeures doivent préalablement y être apportées). L'auteur est consulté préalablement à la diffusion de son article lorsque le Comité scientifique apporte des modifications. Si les corrections ne sont pas prises en compte par l'auteur, la direction de la revue *Particip'Action* se donne le droit de ne pas publier l'article.

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, Le Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogenes*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, Le Harmattan.

NB1 : Chaque auteur dont l'article est retenu pour publication dans la revue *Particip'Action* participe aux frais d'édition à raison de **55.000** francs CFA (soit **84 euros** ou **110** dollars US) par article et par numéro. Il reçoit, à titre gratuit, un tiré-à-part.

NB2 : La quête philosophique centrale de la revue *Particip'Action* reste : **Fluidité identitaire et construction du changement : approches pluri-et/ou transdisciplinaires.**

Les auteurs qui souhaitent se faire publier dans nos colonnes sont priés d'avoir cette philosophie comme fil directeur de leur réflexion.

La Rédaction

SOMMAIRE

LITTÉRATURE

1. La dialectique de la négociation dans le théâtre du xvii^{ème} siècle : exemples d'*Horace* et *Cinna* de Pierre Corneille
Papa Samba NDIAYE 9
2. Du locus terrestre au locus céleste : géocritique du paradis dans la chanson éponyme d'Elvis inspiration divine
Vivien Timbo YRO 27
3. La coordination et le redoublement conjonctif de et, ou, ni, mais, car, donc, or : étude stylistique
Ndiangue FALL 51
4. Du mythe au film : une lecture mythocritique des figures posthumaines et de l'intelligence artificielle dans *ex machina*
Arthur Modeste ACHIE & Jean-Parfait Ogou YAPO.....67
5. Le roman existentialiste, *transtexte* du renouveau romanesque : analyse de *l'Etranger* d'Albert Camus et de *la Nausée* de Jean Paul Sartre
Ahmadou Bamba KA.....89
6. The Us-Cuba Relations under Trump: The Venezuelan “Lesson”
Mamadou Malal SY & Koffitsè Ekélékana Isidore GUELLY.....115
7. Linguistische analyse der ähnlichkeiten zwischen den diskursiven strategien von betriebswirtschaftlichen slogans und politischen slogans
Eppié Augustine Michaela BONGBA & Dizo Auxenne LOGBO 133
8. Literatur im vorfeld der gewalt. Eine untersuchung im lichte von meine tochter geht mit einem „neger“. Ist das wahr? Von Paulo Ondu-schuster
Essohanam KARABOU.....151

LINGUISTIQUE

9. The Teaching of English Phonetics and Phonology in Gabonese Universities: Challenges, Pedagogical Practices and Prospects for Reform
Lié Patrick MOUVOGNY.....177

PHILOSOPHIE & SCIENCES SOCIALES

10. La continuité du contrat de travail à l'épreuve des mutations de l'entreprise: essai de théorie générale
Ibrahim HAROUNA ZAKARI.....207
11. Participation des communautés côtières à la promotion d'une économie bleue durable au Togo : l'enjeu de la création d'une aire marine protégée
Laré Batouth PENN 233

**LITERATUR IM VORFELD DER GEWALT. EINE UNTERSUCHUNG IM LICHT VON
MEINE TOCHTER GEHT MIT EINEM „NEGER“. IST DAS WAHR? VON PAULO
ONDUSCHUSTER**

Essohanam KARABOU*

Zusammenfassung

Der vorliegende Artikel analysiert die Probleme, die sich in den deutsch-afrikanischen Beziehungen stellen und die in der Autobiografie *Meine Tochter geht mit einem ‚Neger‘. Ist das wahr?* des in Deutschland lebenden angolanischen Schriftstellers Paulo Ondu-Schuster thematisiert werden. Die Analyse erfolgt aus der Perspektive der „Vorfeld der Gewalt“, in dem Sinne, dass diese Probleme als Anprangerung verstanden werden, die darauf abzielt, die Öffentlichkeit zu sensibilisieren, um eine Eskalation zu vermeiden und ein besseres deutsch-afrikanisches Zusammenleben zu fördern. Die aus dieser Autobiografie entnommenen Daten werden nach der von Grada Kilomba in *Plantation Memories: Episodes of Everyday Racism* entwickelten Methode analysiert. Diese Methode besteht darin, jede Episode des Alltagsrassismus einer dreistufigen Analyse zu unterziehen: Beschreibung der Handlung, Entschlüsselung ihrer kolonialen Genealogie und Bewertung ihrer Auswirkungen. Die Studie zeigt, dass Rassismus, Fremdenfeindlichkeit und Diskriminierung gegenüber Schwarzen in Deutschland in fast allen Lebensbereichen an der Tagesordnung sind. Sie ruft dazu auf, sich der Situation bewusst zu werden, um eine Eskalation zu vermeiden und ein besseres Zusammenleben zwischen Deutschen und Afrikanern zu fördern.

Schlüsselwörter: Vorfeld der Gewalt; Kolonialismus; Rassismus; Fremdenfeindlichkeit; Sensibilisierung.

Résumé

Le présent article analyse les problèmes qui se posent dans les relations germano-africaines et qui sont abordés dans le roman *Meine Tochter geht mit einem ‚Neger‘. Ist das wahr?* de l'écrivain angolais Paulo Ondu-Schuster, qui vit en Allemagne. L'analyse adopte le point de vue des « prémices de la violence », en ce sens que ces problèmes sont compris

* University of Education, Winneba, Ghana ; E-mail: essokarabou@gmail.com

comme une dénonciation visant à sensibiliser le public afin d'éviter une escalade et de promouvoir une meilleure cohabitation germano-africaine. Les données tirées de ce roman sont analysées selon la méthode mise au point par Grada Kilomba dans *Plantation Memories: Episodes of Everyday Racism*. Cette méthode consiste à soumettre chaque épisode de racisme quotidien à une analyse en trois étapes : description de l'action, décryptage de sa généalogie coloniale et évaluation de ses répercussions. L'étude montre que le racisme, la xénophobie et la discrimination à l'égard des Noirs sont monnaie courante en Allemagne dans presque tous les domaines de la vie. Elle appelle à une prise de conscience de la situation afin d'éviter toute escalade et de favoriser une meilleure cohabitation germano-africaine.

Mots-clés : prémices de la violence ; colonialisme ; racisme ; xénophobie ; sensibilisation.

Abstract

This article analyzes the issues that arise in German-African relations and are addressed in the novel *Meine Tochter geht mit einem „Neger“*. *Ist das wahr?* by the Angolan writer Paulo Ondu-Schuster, who lives in Germany. The analysis adopts the perspective of the “prelude to violence,” in the sense that these issues are understood as an indictment aimed at raising awareness to prevent escalation and promote better German-African coexistence. The data drawn from this novel are analyzed using the method developed by Grada Kilomba in *Plantation Memories: Episodes of Everyday Racism*. This method involves subjecting each episode of everyday racism to a three-step analysis: describing the action, deciphering its colonial origins, and assessing its repercussions. The study shows that racism, xenophobia, and discrimination against Black people are commonplace in Germany in nearly all areas of life. She calls for greater awareness of the situation in order to prevent any escalation and promote better coexistence between Black Africans and Germans.

Keywords: prelude to violence; colonialism; racism; xenophobia; raising awareness.

Einleitung

„In der deutschsprachigen Literatur geschieht seit einigen Jahren das, was in anderen europäischen Literaturen längst Tradition ist: Afrikaner

schreiben immer häufiger Belletristik in deutscher Sprache.“ (A. P. Oloukpona-Yinnon, 2014, S. 166) Seit den 1980er⁷ Jahren hat sich auf deutschem Boden eine Gruppe „schwarzafrikanischer“⁸ Schriftsteller herausgebildet, die ihre Werke in deutscher Sprache verfassen und sich unter anderem mit Themen befassen, die mit ihrem Alltag in Deutschland zusammenhängen. Es handelt sich hierbei um Schriftsteller aus Subsahara-Afrika, die in dieser Region geboren und aufgewachsen sind, bevor sie aus beruflichen oder studienbedingten Gründen nach Deutschland gingen. Diese Schriftsteller beherrschen Fremdsprachen aus der Kolonialzeit wie Französisch, Englisch und Portugiesisch – Sprachen, in denen sie ihre Werke noch leichter hätten verfassen können, da sie Deutsch erst als zweite oder sogar dritte Fremdsprache gelernt haben, da es Deutschland aufgrund seiner kurzen Kolonialzeit in Afrika (1884–1914) nicht gelungen war, Deutsch als Amtssprache in seinen Kolonien durchzusetzen. „Nur in Namibia gilt Deutsch heute (dies auch nur in manchen Teilen des Landes) als „National-“ bzw. „Amtssprache.“ (A. P. Oloukpona-Yinnon, 2014, S. 166). Dennoch haben sie sich ganz bewusst dafür entschieden, ihre Werke auf Deutsch zu verfassen, da sie eine Botschaft an ein Publikum vermitteln

⁷ Die schwarzafrikanische literarische Produktion in deutscher Sprache hat erst in den 1980er Jahren mit Texten wie El Lokos *Der Blues in mir - Eine autobiographische Erzählung*, Barmen: Verlag M. Krumbek 1986, Jean-Félix Belinga-Belingas *Wenn die Palme die Blätter verliert... Erzählungen aus Kamerun*, Leipzig: Erlanger F. Mission 1988, Chima Ojis *Unter die Deutschen gefallen. Erfahrungen eines Afrikaners*, Wuppertal: Hammer 1992, Daniel Mepins *Die Weissagung der Ahnen*, Berlin: Horlemann Verlag 1997 und Philomène Atyames *Abengs Entscheidung. Eine schwarz-weiße Liebe in Kamerun*, Oberhausen: Athena-Verlag 2002 eingesetzt. Vgl. Adjai Paulin Oloukpona-Yinnon, «La difficile naissance de la Négritude en langue allemande», in: *Nouveaux Cahiers d'Allemand. Revue de linguistique et de didactique*, Lorraine: ATILF Université de Lorraine 2014, S. 67-75, hier, S. 67.

⁸ Der Begriff „Schwarzafrikaner“ bzw. „schwarzafrikanischer Schriftsteller“ wird in diesem Artikel verwendet, um jene Kategorie von Schriftstellern aus Subsahara-Afrika zu bezeichnen, die in Deutschland leben und auf Deutsch schreiben, um sie sowohl von deutschsprachigen afrikanischen Schriftstellern maghrebischer Herkunft als auch von Afrodeutschen zu unterscheiden. Aufgrund seiner negativen Konnotation wird der Begriff „Schwarzafrikaner“ in diesem Artikel durchgehend in Anführungszeichen gesetzt.

möchten, dessen Sprache Deutsch ist, um ihrer Stimme Gehör zu verschaffen, wie A. P. Oloukpona-Yinnon hier deutlich macht: „Es handelt sich um jene mehr oder weniger bekannten schwarzafrikanischen Schriftsteller, die sich in Deutschland darum bemühen, dass ihre Stimme gehört wird [...]. Sie haben deshalb ganz bewusst beschlossen, in deutscher Sprache zu schreiben [...].“ (2014, S. 165) In demselben Zusammenhang gab André Ekama, einer der bedeutendsten deutschsprachigen Schriftsteller afrikanischer bzw. kamerunischer Herkunft, der in Deutschland lebt, anlässlich einer Lesung am 3. Februar 2010 folgende Erläuterungen zu seinen Werken:

Je vis d'abord mes œuvres et les vois comme une thérapie pour surpasser certains problèmes qui rongent mon esprit. Un artiste est d'abord celui qui a un problème et veut le partager ou alors il voit un problème et le trouve insupportable. Qu'il chante ou l'écrive, le problème est là. Il doit être dénoncé. Car en dénonçant déjà un malaise on a presque la garantie que ça peut changer. Ne dit-on pas toujours : qui ne dit mot consent. Donc nous ne devons pas être complices de nos maux mais les combattre.⁹

Zu den Themen, die in den Werken dieser „schwarzafrikanischen“ Schriftsteller immer wieder auftauchen, gehören Rassendiskriminierung und Fremdenfeindlichkeit. In diesem Sinne – nämlich die Probleme, mit denen man konfrontiert ist, anzusprechen, in der Hoffnung, eine Lösung zu finden und eine Eskalation zu vermeiden – wird diese Art von Konfliktsituation im vorliegenden Beitrag als „Vorfeld der Gewalt“ betrachtet, d. h., sie veranschaulicht die Phase, die der Gewalt vorausgeht. Deshalb bin ich der

⁹ „Meine Werke erlebe und sehe ich vor allem als eine Therapie zur Überwindung einiger Probleme, die an meinem Geist nagen. Ein Künstler ist in erster Linie derjenige, der ein Problem hat, das er mit anderen teilen will, oder derjenige, der ein Problem sieht, das er unerträglich findet. Egal, ob er singt oder schreibt, das Problem ist da. Es muss angeprangert werden. Denn beim Anprangern eines Unbehagens hat man fast schon die Garantie, dass es sich ändern kann. Es wird immer gesagt: Wer kein Wort sagt, der stimmt zu. Wir dürfen also keine Komplizen unserer Übel sein, sondern müssen sie bekämpfen“. *Übersetzt von mir, Karabou.*

Ansicht, dass diese Werke und die darin enthaltenen Anprangerungen ernst genommen werden sollten, um eine Eskalation zu vermeiden und ein friedliches Zusammenleben zwischen Deutschen und schwarzen Afrikanern auf deutschem Boden zu ermöglichen.

Es stellt sich hier die Frage, wie der in Deutschland lebende angolische Schriftsteller Paulo Ondu-Schuster dieses „Vorfeld der Gewalt“ in seiner Autobiographie *Meine Tochter geht mit einem „Neger“*. *Ist das wahr?* inszeniert. Die Daten, die diesem Roman entnommen sind, werden einer Analyse unterzogen, die sich an der Methode von Grada Kilomba in *Plantation Memories: Episodes of Everyday Racism* orientiert. Diese besteht darin, jede Episode des Alltagsrassismus drei Analysephasen zu unterziehen: der Beschreibung der Handlung, der Entschlüsselung ihrer kolonialen Genealogie und der Bewertung ihrer Auswirkungen. Kilomba führt hier das Konzept der „kolonialen Szene“ ein und zeigt, dass der heutige Alltagsrassismus gegenüber „Schwarzafrikanern“ in Deutschland eine Wiederholung der Kolonialgeschichte ist. (vgl. G. Kilomba, 2010, S. 64-66) Wie bereits erwähnt, ist die vorliegende Studie ein Aufruf, sich dieser Vorboten von Gewalt bewusst zu werden, um ein friedliches Zusammenleben zwischen Deutschen und „Schwarzafrikanern“ in Deutschland zu ermöglichen.

1. Zu Paulo Ondu-Schuster und seinem Werk

Paulo Ondo-Schuster wurde am 28.10.1976 in Maqueula do Zombo, im Norden der Republik Angola geboren. Ende 1992 wurde er wegen des Bürgerkriegs in Angola, bei dem er seinen Vater, seinen Bruder und seine zwei Schwestern verlor, Asylbewerber in Deutschland. Gegen Ende 1993 besuchte er einen Deutschkurs in Dresden und von 1994 bis 1996 besuchte er das Gymnasium in Dresden-Klotzsche. Von 1996 bis 1997 absolvierte er seinen Realschulabschluss und besuchte danach bis 1998 die Fachoberschule. Aufgrund eines Verbots der Dresdner Ausländerbehörde,

ein Praktikum in einem Betrieb außerhalb der Stadt Dresden zu machen, erhielt er keinen Schulabschluss. Am 13.07.1998 heiratete er seine deutsche Freundin Michaela. In seiner Autobiografie *Meine Tochter geht mit einem „Neger“*. *Ist das wahr?* erzählt Paulo Ondo-Schuster von seinem Leben in Deutschland als Asylbewerber und den verschiedenen Problemen, mit denen er konfrontiert ist, insbesondere von seinen Auseinandersetzungen mit der Ausländerbehörde in Dresden, unter anderem dem Ausreiseverbot aus Dresden, der Misshandlung von Asylbewerbern in dem Asylbewerberheim im Allgemeinen und von afrikanischen Asylbewerbern im Besonderen. Darin beschreibt er zudem die Probleme, die er mit der deutschen Polizei hatte, sowie die Art und Weise, wie er als „schwarzafrikanischer“ Asylbewerber von einigen Deutschen in Dresden behandelt wurde. Außerdem schildert er sein schwieriges Liebesleben mit einigen deutschen Frauen, besonders ihre Meinungsverschiedenheiten und seine Enttäuschungen in der Liebe, sowie die rassistische Diskriminierung, der er ausgesetzt ist, vor allem durch einige seiner Schwiegereltern, bis sein afro-deutsches Kind kurz nach seiner Geburt gegen seinen Willen zur Adoption freigegeben wird. Schließlich zeigt Ondu-Schuster auf, wie bestimmte deutsche Medien und Autoren, insbesondere einige deutsche Afrikareisende, koloniale Stereotypen über Afrika und die Afrikaner verbreiten, die dem friedlichen Zusammenleben zwischen Deutschen und Afrikanern abträglich sind.

2. Rassismus in der deutsch-afrikanischen Liebesbeziehung durch die deutschen Schwiegereltern

2.1. Verbot, die Tochter zu heiraten

In den meisten Fällen gehen die Probleme, die in deutsch-afrikanischen Liebesbeziehungen aufgrund rassistischer und fremdenfeindlicher Diskriminierung entstehen, nicht direkt von einem der Partner aus, sondern von den Eltern eines der Partner, die ihren Unmut und

ihre Wut darüber zum Ausdruck bringen, dass ihr Sohn oder ihre Tochter sich entschieden hat, diesen oder jenen zu heiraten. Ondu-Schuster schildert diese Situation in seiner Autobiographie, indem er von seiner Liebesgeschichte mit einer jungen Deutschen erzählt, in deren Verlauf er von der Mutter des Mädchens rassistisch diskriminiert wird. Er lernt eine junge Deutsche kennen, und die beiden verlieben sich ineinander. Das gute Verständnis und die wachsende gegenseitige Liebe zwischen ihnen führt dazu, dass das Mädchen seine Eltern um Erlaubnis bittet, damit Paulo sie besucht, was die Eltern zunächst akzeptieren, später aber ihre Entscheidung ändern, als sie erfahren, dass Ondu-Schuster ein Afrikaner ist. In der folgenden Textstelle schildert er die tiefe Enttäuschung seiner Freundin angesichts des Widerstands ihrer Eltern gegen ihre Liebesbeziehung:

Bevor sie mich ihren Eltern vorstelle, warnte sie mich, dass ihre Eltern unreligiös sind und noch keinen Kontakt mit einer [sic!] Afrikaner gehabt haben. „Ich habe mit meinen Eltern gesprochen, ob du uns besuchen darfst und sie haben mir mit „Ja“ geantwortet!“ sagte sie zu mir. Wir haben uns am Bahnhof verabredet und ich wartete ungeduldig jede Minute auf sie. Als ich sie dann von weitem sah, merkte ich bereits, daß etwas mit ihr nicht stimmte. Ihre Augen waren gerötet, als hätte sie tagelang pausenlos geweint. Sie sagte mir, daß ihre Eltern ihre Meinung geändert haben (S. 55).

Dieser Sinneswandel der Eltern der Freundin von Ondu-Schuster lässt sich auch durch ein gewisses Misstrauen gegenüber Menschen unbekannter Herkunft erklären, denn, wie die Freundin andeutet, hatten ihre Eltern zuvor noch nie Kontakt zu einem Afrikaner gehabt. Anhand dieser Textstelle zeigt der Erzähler deutlich den Unmut des Mädchens über die Ablehnung seiner Eltern. Trotz des Widerstands der Eltern gegen die Beziehung treffen sich die beiden Verliebten weiterhin heimlich, bis das Mädchen schwanger wird, wie der folgende Ausschnitt deutlich macht:

Dann war sie im zweiten Monat schwanger. Ich hatte bisher gar nichts gewusst, nur das etwas mit ihrer Körpertemperatur nicht normal war und das [sic!] sie mich oft fragte, was ich machen würde, wenn ich Vater wäre. So was wollte ich eigentlich nicht gern hören, weil ich nicht wußte, wie ich mit einer Frau in einem Haus leben sollte. So habe ich ihr oft geantwortet: „Ich weiß nicht.“ (S. 58)

Obwohl Ondu-Schuster die Nachricht nicht entschlüsseln kann, sagt ihm das Mädchen auch nichts über ihre Schwangerschaft. Es ist klar, dass es sich hier um eine Fangfrage handelt. Das Mädchen wollte eigentlich die Absicht von Ondu-Schuster wissen, bevor sie sich entscheidet, ob sie es ihm jetzt sagen soll oder nicht, aber da er keine klare Antwort gibt, zieht sie es vor, es geheim zu halten. Dann teilt sie ihren Eltern mit, dass sie schwanger ist, und beschließt, sie ihrem Freund vorzustellen, ohne ihnen vorher mitzuteilen, dass er ein „Neger“ ist. Diese Situation erschüttert die Mutter der jungen Deutschen zutiefst, als sie bei Ondu-Schusters Ankunft feststellt, dass ihre Tochter mit einem schwarzen Afrikaner zusammen ist; daraufhin überschüttet sie ihn mit Beleidigungen, diskriminierenden und rassistischen Äußerungen aller Art, wie der folgende Auszug zeigt:

Nachdem wir uns einen Monat nicht gesehen hatten, lud sie mich in ein Restaurant nahe der Frauenkirche ein. Sie sagte mir aber nicht, daß ihre Eltern auch dort sind. Ich bin so etwa fünf Minuten später gekommen, weil der Zug Verspätung hatte. Die Eltern meiner Freundin wollten schon gehen, als ich in das Lokal eintrat. Ich wollte Platz nehmen, da stand ihre Mutter auf und sagte: „Meine Tochter geht mit einem ‘Neger’! Ist das wahr?“ Sie schrie im Sprechen, daß alle Gäste im Restaurant mithören konnten. „Ich werde nie im Leben einen ‘Negerenkel’ akzeptieren, niemals! Verstehen Sie? Ich habe meiner Tochter alles gegeben, damit sie sich glücklich fühlt, aber mit einem ‘Neger’ gehen? Niemals! Und sie wird auch keinen ‘Neger’ heiraten, solange ich am Leben bin! Niemals.“ (S. 58f.)

Hier stellt sich die Frage, woher die Mutter des Mädchens ihr Wissen über Schwarze bezieht, dass sie eine so kategorische Entscheidung trifft, obwohl ihre Tochter zuvor erklärt hatte, dass ihre Eltern noch nie Kontakt zu Schwarzen gehabt hätten? Es liegt auf der Hand, dass sie, auch wenn sie selbst noch nie Kontakt zu ihnen hatte, sicherlich negative Äußerungen über sie gehört oder Texte gelesen hat, in denen schlecht über sie gesprochen wird. Diese Reaktion zeigt deutlich, welche negative Konnotation sie gegenüber Afrikanern hat und wie rassistisch sie ist. Diese Feindseligkeit hat einen starken kolonialen Beigeschmack. Sie greift Denkweisen auf, die direkt aus dem Kolonialsystem stammen, wie etwa die Rassenhierarchie, die

Wahrung der Rassenreinheit usw. Der Begriff „Neger“ ist nicht neutral. Er bezeichnet den Afrikaner, der in den Kolonien versklavt wurde. Mit der Äußerung „Ich werde nie im Leben einen ‘Negerenkel’ akzeptieren [...] Meine [...] Tochter [...] wird [...] keinen ‘Neger’ heiraten, solange ich am Leben bin! Niemals.“, bedeutet also, diese vom Kolonialismus gezogene Rassengrenze wieder aufleben zu lassen. Für sie kommt die Zustimmung zu einer Ehe zwischen ihrer weißen Tochter und einem Schwarzen dem Überschreiten dieser Grenze gleich, die die koloniale Ordnung als unüberwindbar konzipiert hatte. Die Haltung dieser Deutschen folgt also folgender Logik: Ihre Tochter gilt als Hüterin der familiären und rassistischen Abstammungslinie. Einen Schwarzen zu heiraten würde bedeuten, diese Reinheit zu verlieren und den Status der Familie herabzusetzen. In der kolonialen Vorstellungswelt ist der schwarze Mann ein gefährlicher, sexuell aggressiver (vgl. Kilomba, S. 83) und unkontrollierbarer Mann, eine Bedrohung für weiße Frauen, ein Mann, der es nicht wert ist, der Ehemann einer weißen Frau zu sein, usw. Diese rassistische Haltung der Mutter von Ondu-Schusters Freundin spiegelt also nicht nur eine persönliche Vorliebe wider, sondern reproduziert ein koloniales Schema, in dem die Ehe ein Marker für eine Rassengrenze ist und in dem der Körper der weißen Frau wie ein Gut behandelt wird, das vor jeder Verunreinigung geschützt werden muss.

Als Reaktion auf diese Haltung der Mutter des Mädchens versucht Ondu-Schuster ihr auf folgende Weise bewusst zu machen, wie sehr das Wort „Neger“, das oft zur Bezeichnung von Schwarzen verwendet wird, mit Stereotypen behaftet ist:

In diesem Moment habe ich genau gewußt, was los war. Da fragte ich sie, was sie dann unter dem Wort ‘Neger’ verstehe. Sie verlor die Sprache und schaute ihren Mann, der wortlos immer dasaß, und ihre Tochter an, dass ihr einer dieses Wort erklären könne. „Sehen Sie jetzt, daß Sie das Wort ‘Neger’ nicht erklären können? Für Sie heißt ‘Neger’ nichts anderes als Betrüger, Lügner, Drogenhändler, Sklave, Dieb und vieles was einen negativen Sinn hat.“ (S. 59)

Durch diese abwertende Aufzählung – „Betrüger, Lügner, Drogenhändler, Sklave, Dieb“, also die Aneinanderreihung von fünf negativen Begriffen – verdeutlicht der Erzähler die Übertreibung des Stereotyps und macht die Brutalität des Vorurteils sichtbar, um die Dame dafür zu sensibilisieren. Dieses Wortfeld der Kriminalität verweist auf eine koloniale Vorstellungswelt, die Schwarze mit Kriminalität in Verbindung brachte. Diese Bezeichnungen stehen für die Kategorisierungen, die das Kolonialsystem geschaffen hat, um Sklaverei und Herrschaft zu rechtfertigen. Mit der Verallgemeinerung „für Sie“ wendet sich Onduschuster direkt an die Dame und konfrontiert sie mit ihrer Verantwortung. Es handelt sich hier um eine Art Anschuldigung, die darauf abzielt, eine Reaktion hervorzurufen. Durch die Reduktion „nichts anderes als“, die eine ganze Identität auf diese Mängel reduziert, will der Erzähler den Mechanismus des Stereotyps aufzeigen, der darin besteht, den anderen auf eine einzige Dimension zu reduzieren. Die Behauptung, der „Neger“ sei ein „Sklave“, beschreibt keinen Beruf, sondern vielmehr eine Art und Weise, den schwarzen Afrikaner auf ein Objekt zu reduzieren, das heißt, ihn zum Eigentum des weißen Mannes zu erklären. Bezeichnungen wie: Der Neger ist ein „Betrüger, Lügner, Drogenhändler, Sklave, Dieb“ dienten historisch dazu, die Unterdrückung der Schwarzen während der Kolonialisierung zu rechtfertigen. Der „Neger“ ist also keineswegs eine Person, sondern wird vielmehr zu einem leeren Gefäß, das man mit allen möglichen negativen Stereotypen füllen kann. Die Verbindung zwischen der Hautfarbe und Unehrlichkeit oder Diebstahl in den Kolonien legitimierte die strenge Kontrolle der schwarzen Arbeitskräfte und ihre Bestrafungen. Genau dies analysiert Frantz Fanon in *Schwarze Haut, weiße Masken*, indem er erklärt, dass der Kolonisator den Kolonisierten als gefährlich und unmoralisch darstellt, um sich das Recht zu geben, ihn zu beherrschen. Kilomba spricht ihrerseits von einer „Projektion“: Die Kolonialgesellschaft schreibt den Schwarzen das zu, was sie in sich selbst nicht sehen will. Betrug, Lüge,

Gewalt, Diebstahl usw. werden zu Merkmalen der Schwarzen, um das Bild des weißen Kolonisators als ehrlich, zivilisiert und rational zu bewahren. Der Singular „der Neger“ ist hier sehr aufschlussreich. Er löscht die Individuen aus, um eine homogene und dem Weißen untergeordnete Kategorie zu schaffen. Es handelt sich um eine koloniale rhetorische Technik, die darin besteht, niemals vom Individuum zu sprechen, sondern vielmehr vom „Neger“. So wird eine individuelle Handlung als Beweis für das Wesen der gesamten Gruppe angesehen.

Wie aus dem folgenden Textabschnitt deutlich hervorgeht, ist die Mutter von Ondu-Schusters Freundin weder bereit, ihrer Tochter zu gestatten, ihre Liebesbeziehung mit einem „Neger“ fortzusetzen, noch ihr zu erlauben, ein „Negerkind“ großzuziehen – trotz der Bitten und Erklärungsversuche von Ondu-Schuster:

„Wenn Sie meine Tochter nicht in Ruhe lassen, werde ich dafür sorgen, dass Sie abgeschoben werden“, drohte sie mir.
[...]
„Bitte lassen Sie mein Kind leben!“
„Nein, meine Tochter muß das 'Negerkind' abtreiben lassen. Das verspreche ich!“
[...]
„Ich versuchte ein bisschen zurückhaltender zu werden, weil ich sehr nervös wurde.“
[...]
Ich hatte nicht erwartet, daß Sie so gut deutsch [sic!] sprechen können“.
[...]
„Junger Mann, wenn Sie Ihr Kind bekommen möchten, dann sollten sie [sic!] unseren Behörden beweisen, daß Sie das Kind allein großziehen können!“ (S. 59f.)

Die Behauptung „Meine Tochter muss das ‚Negerkind‘ abtreiben lassen“ zeigt eindeutig, dass es sich hier um eine rassistische Äußerung handelt, die mehrere vom Kolonialismus geerbte Logiken enthält und nicht als eine bloße persönliche Präferenz wahrgenommen werden kann. Wie bereits erläutert, trägt der Begriff „Neger“ die negativen Fantasien der kolonialen Gesellschaft wie Betrüger, Lügner, Drogenhändler, Sklave, Dieb usw. Die

Abtreibung wird dann nicht nur als Schutz der Tochter und der Familie dargestellt, sondern auch als Lösung, um ihre Verbindung zu Kriminellen und zu einer minderwertigen und unreinen Rasse zu verhindern. Die Gewalt wird somit auf den unschuldigen Fötus verlagert, nur um eine rassistische und koloniale Mentalität zu befriedigen.

Die Aussage der Mutter von Ondu-Schusters Freundin „Ich hatte nicht erwartet, daß Sie so gut deutsch [sic!] sprechen können“ ist ein Klassiker des alltäglichen Rassismus in Deutschland, und Grada Kilomba analysiert dies präzise in „Plantation Memories“ (S. 64-66). Dieser Satz enthält drei koloniale Konnotationen: 1. Den Ausschluss der deutschen Staatsangehörigkeit, und genau in diesem Zusammenhang sagt sie: „Wenn Sie meine Tochter nicht in Ruhe lassen, werde ich dafür sorgen, dass Sie abgeschoben werden.“ Für sie wird der Schwarze automatisch als Ausländer auf deutschem Boden betrachtet. Gut Deutsch zu sprechen wird dann als überraschend empfunden, da die schwarze Person automatisch außerhalb der Kategorie „Deutsch“ eingeordnet wird. Kilomba fasst dies im Satz zusammen: „Oh! No, no! But you cannot be German. You don't look German (pointing to the skin)“ (S. 66). Die Staatsangehörigkeit wird dann automatisch als weiß gedacht. 2. Infantilisation und Exotisierung: Überrascht zu sein, dass eine schwarze Person die Landessprache gut spricht, bedeutet, sie wie ein Kind zu behandeln, das man für etwas Elementares lobt. Sie verkörpert die koloniale Gestalt des „guten Wilden“. Man sieht in ihr keinen Bürger, sondern eher ein Kind, das gute Leistungen erbringt. 3. Die Leugnung der Geschichte. Deutschland hatte schon immer schwarze Bürger, sei es Nachkommen kolonialer Soldaten (nach dem Ersten Weltkrieg), Studierende, Familien, die nach 1945 kamen, oder die afro-deutsche Gemeinschaft. Jede schwarze Person als Fremden zu betrachten, bedeutet, diese Geschichte zu löschen und die koloniale Vorstellung zu akzeptieren, dass Schwarze nur vorübergehend in Deutschland leben

können. Über die Ankunft dieser schwarzen Soldaten auf deutschem Boden schreibt Stefani Cron:

Nach dem ersten Weltkrieg verlor Deutschland alle Rechte auf den Besitz von Kolonien. In den Reihen der Besatzungsmächte, die im Rheinland einmarschierten, befanden sich auch Schwarze Soldaten aus den französischen, britischen, belgischen Kolonien und afro-amerikanische Armeeangehörige (S. Kron, 1996, S. 40).

In poetischer Form geht Ondu-Schuster auf die kolonialen und mit der Sklaverei verbundenen Ursprünge des Wortes „Neger“ ein, das die Mutter seiner Freundin verwendet, um ihn herabzuwürdigen, und hebt die verschiedenen Bedeutungen hervor, die die Weißen, die diesen Begriff geschaffen haben, um „Schwarzafrikaner“ in den Kolonien zu bezeichnen, ihm seit jeher zugeschrieben haben. Er warnt somit diejenigen, die es weiterhin gegenüber schwarzen Afrikanern verwenden:

Ich heiße nicht Neger!

Du hast mir einen Namen gegeben,
dessen Bedeutung nur du kanntest,
als du zur [sic!] mir kamst
und mich als Sklave verkaufstest.
Wenn du nach mir schriest,
musste ich schnell kommen
und laut antworten:
„Hier bin ich Chef.“
Wenn du mich Neger riefst,
meintest du: „Du Wissenloser,
Kulturloser, Betrüger, Lügner,
Dieb und alles das,
was menschenverachtend ist.“
Du möchtest immer mein Gott sein.
Aber vergiss nicht, irgendwann
Werde ich meinen Geburtsnamen
wieder besitzen! Da wirst du mich
mit gesenkten Augen Bruder nennen (S. 60f.)

Der Erzähler macht hier deutlich, welche koloniale Mentalität hinter der Diskriminierung von Schwarzen in Deutschland steckt, und empört sich darüber, dass der koloniale Begriff „Neger“ mit all seinen negativen Konnotationen, der von den Kolonisatoren zur Bezeichnung von Schwarzen

erfunden wurde, in Deutschland auch heute noch zur Diskriminierung von Schwarzen verwendet wird. Er warnt anschließend all jene, die weiterhin an dieser Haltung der rassistischen Überlegenheit festhalten wollen, vor einer unvermeidlichen und bald eintretenden Veränderung der Situation, in der Schwarze und Weiße die gleichen Rechte haben und als Brüder und Schwestern gleichberechtigt behandelt werden. Mit der Akkumulation in den Versen 11, 12 und 13 - „Du Wissenloser, Kulturloser, Betrüger, Lügner, Dieb“ - erzeugt der Erzähler einen Verstärkungseffekt, um den übertriebenen Charakter des Vorurteils hervorzuheben. Zur Darstellung des „Negers“ als Dieb in Vers 13 macht Grada Kilomba deutlich: „Although the plantation and its fruits do 'morally' belong to the colonized, the colonizer interprets it perversely, reading it as a sign of robbery.“ (S. 16) Mit dem ersten Vers „Ich heiße nicht Neger!“, der eine Litote ist – das heißt, er sagt mit wenigen Worten viel –, vollzieht der Erzähler einen Akt der Selbstbehauptung, das heißt, er gewinnt die Kontrolle über seinen Namen zurück. Das „Ich“ nimmt seinen Namen und damit seine Identität wieder an und lehnt das ihm auferlegte Etikett ab. Der Erzähler sagt „Nein“ zu der Art und Weise, wie andere ihn bezeichnen. Er lehnt das koloniale Klischee ab, um seine eigene Identität zu bekräftigen. Die Verneinung wird hier zu einem Akt der Befreiung. Anhand der Verse 6, 7, 8 und 9: „Wenn du nach mir schriest, musste ich schnell kommen und laut antworten: „Hier bin ich Chef.““, versucht der Erzähler, das Herrschaftsverhältnis zwischen dem Kolonisator und dem Kolonisierten hervorzuheben. Der Kolonisator erteilt den Befehl, und der Kolonisierte hat keine Wahl. Der Gehorsam erfolgt unverzüglich. Der Körper des Kolonisierten ist Eigentum des Kolonisators und existiert nur, um die Befehle des „Chefs“ auszuführen. Die Beziehung zwischen ihnen ist so hierarchisch strukturiert, dass der Kolonisator den Status eines „Chefs“ einnimmt und der Kolonisierte das Recht verliert, ihn beim Namen zu nennen.

Mario Kraft teilt diese Ansicht, wenn er die Frage der Diskriminierung von Schwarzen – insbesondere von schwarzen Frauen – anhand des Begriffs „Neger“ behandelt, den Rassismus in Deutschland und den Vereinigten Staaten vergleicht und zu dem Schluss kommt, dass sich die Situation in den Vereinigten Staaten stärker verbessert hat als in Deutschland:

Viele der Stereotypen, die das Bild Schwarzer Frau im deutschen Bewußtsein bestimmten, wurden kritiklos von den Massenmedien des weißen US-Amerikas übernommen [...]. Doch während dieses Klischees in den USA spätestens seit den politischen Bewegungen der 60er Jahre schrittweise durch die Realität und die Stimmen Schwarzer Frauen verdrängt wurden, halten sich stereotype Negativbezeichnungen und Denkstrukturen, die auf der Annahme rassistischer Überlegenheit basieren, in Deutschland äußerst hartnäckig, einschließlich eines pejorativen Sprachgebrauchs, der selbst bei der Bezeichnung von Süßigkeiten oft mit dem negativ besetzten Begriff „Neger“ verbunden ist. (M. Kraft, 1990, S. 29)

Im folgenden Kapitel werden die Umstände analysiert, unter denen das Neugeborene von Ondu-Schuster aufgrund seiner Herkunft und seiner Hautfarbe von seiner Schwiegermutter zur Adoption freigegeben wurde.

2.2. Freigabe von Paulos Kind zur Adoption

Tatsächlich lassen sich Rassismus und Fremdenfeindlichkeit, die ein fester Bestandteil interkultureller Konflikte sind, durch den oft ungerechtfertigten Hass und die Verachtung erklären, die Angehörige einer Kultur gegenüber Angehörigen einer anderen Kultur empfinden, und zeichnen sich durch den Wunsch aus, diese nicht sehen zu wollen, nicht mit ihnen zusammenleben zu wollen oder sie sogar einfach ohne Grund zu beseitigen oder zu töten. Dies erklärt auch das Verhalten der Mutter von Ondu-Schusters Freundin in diesem Kapitel. Als Ondu-Schusters Freundin ihm mitteilt, dass die Entbindung laut Aussage des Arztes unmittelbar bevorsteht, weist sie ihn darauf hin, dass sie alles daran setzen müssen, vor ihrer Mutter im Krankenhaus anzukommen: „Jetzt habe ich ein Gefühl, daß das Kind gut geboren wird. In fünf Tagen, das hat der Arzt mir gesagt. Ab heute solltest du nicht mehr arbeiten gehen, weil wir schneller als meine

Mutter sein müssen. Ich möchte mit dir und unseren [sic!] kleinen Baby zusammenleben“ (S. 67). Die Aussage der Freundin „weil wir schneller als meine Mutter sein müssen. Ich möchte mit dir und unseren [sic!] kleinen Baby zusammenleben“ ist insofern sehr aufschlussreich, als sie höchstwahrscheinlich mitbekommen hat, wie ihre Mutter rassistische Entscheidungen gegen den Fötus und gegen ihre Beziehung zu Ondu-Schuster nach der Geburt getroffen hat. Der Erzähler schildert hier die Umstände der Entbindung von Ondu-Schusters Freundin und hebt hervor, was sie alles unternommen hat, um ihre Mutter daran zu hindern, ihren Plan gegen ihr Kind durchzusetzen – ein Plan, der leider aufgrund bestimmter Versäumnisse dennoch verwirklicht wurde:

Den nächsten Tag ging ich für unser Baby Kleidung einkaufen. Als ich zurückkam, sagten mir die Wachmänner, daß eine Frau schon sehr viele Male angerufen hat und zwei Taxifahrer hier waren, die mich abholen und in ein Krankenhaus zu einer Frau bringen sollten, die heute Vormittag ein Kind bekommen hat. Die Stadt Dresden ist groß und es gibt viele Krankenhäuser. So beschoss ich, in der Telefonzelle zu bleiben und auf einen neuen Anruf zu warten. Ich war verzweifelt. Anderthalb Tage habe ich das Telefon blockiert und gewartet. [...] Dann endlich kam der Anruf. Ihre ersten Worte waren traurig: „Wo warst Du?“ Plötzlich schluchzte sie „Es war ein Mädchen!“ Sie fing bitterlich an zu weinen. (S. 68)

Hier wird deutlich, dass der Hauptgrund, der es der Schwiegermutter von Ondu-Schuster ermöglichte, ihr Vorhaben, das „Negerkind“ zur Adoption freizugeben, erfolgreich umzusetzen, darin bestand, dass er nicht im Krankenhaus war, da er nicht zu Hause war und kein Handy besaß, um rechtzeitig auf die Anrufe seiner Freundin reagieren zu können. Die Verwendung des Verbs „sein“ im Präteritum in der Aussage „Es war ein Mädchen!“ macht deutlich, dass sie das Kind nicht mehr in ihrer Obhut hat. Wie aus dem folgenden Absatz hervorgeht, fällt es Ondu-Schuster schwer zu verstehen, dass seine Freundin alles daran gesetzt hat, den Plan ihrer Mutter, ihr Kind zur Adoption freizugeben, zu vereiteln, und er wirft ihr vor, ihm dies verheimlicht zu haben:

„Ist sie tot?“

„Nein, sie ist nicht tot. Meine Mutter war schneller als wir und sie hat unsere Tochter sofort zur Adoption freigegeben. Sie kann deine Hautfarbe nicht leiden. Es tut mir leid. Ich habe alles getan, was ich tun konnte. Aber du, du warst nicht zu Hause. Das war unsere einzige Chance, das Kind zu bekommen. Ich konnte nach der Geburt des Kindes nicht laufen. Es tut mir leid, ich habe dich sehr lieb. Sag mal was, bitte, bitte.“

„Ich habe nichts mehr zu sagen. Du warst damit einverstanden, daß deine Mutter unser Kind zur Adoption freigegeben konnte. Du hast mir nicht die Wahrheit gesagt, damit ich etwas dagegen unternehmen konnte!“

Ich fing an zu weinen. (S. 69)

Dieses Verhalten der Mutter zeigt deutlich, wie weit Rassismus und Hass gegenüber Schwarzen manche Weiße treiben können. Sie hat das schwarze Kind aus dem Leben ihrer Tochter und ihrer Familie verbannt, weil sie keinerlei familiäre Verbindung zu dem „Neger“ haben will. Dieses Verhalten zeigt eindeutig, dass manche Weiße weit davon entfernt sind, Schwarze als ihnen gleichgestellte Menschen zu akzeptieren, und verdeutlicht die Gefahr, der Schwarze in Deutschland ausgesetzt sind. Stefanie Kron zeigt übrigens anhand des folgenden Auszugs, dass der Hass einiger Deutscher gegenüber Schwarzen und die Befürchtung, die als rein geltende deutsche Rasse könne durch Mischehen zwischen Schwarzen und Weißen verunreinigt werden, nicht erst von heute stammen, sondern bis zur Ankunft der ersten Schwarzen auf deutschem Boden zurückreichen:

Nach dem ersten Weltkrieg verlor Deutschland alle Rechte auf den Besitz von Kolonien. In den Reihen der Besatzungsmächte, die im Rheinland einmarschierten, befanden sich auch Schwarze Soldaten aus den französischen, britischen, belgischen Kolonien und afro-amerikanische Armeeingehörige. Die Deutschen verurteilten den Einsatz von Schwarzen als „unmenschlich“ und prangerten ihn als Gefahr für das deutsche Volk an (S. Kron, 1996, S. 40).

Meiner Ansicht nach stellt die Verwendung des bestimmten Artikels „Die“: „Die Deutschen verurteilten den Einsatz von Schwarzen als „unmenschlich“ und prangerten ihn als Gefahr für das deutsche Volk an.“, der ausnahmslos alle Deutschen umfasst, eine Art Übertreibung darstellt, denn man muss

anerkennen, dass es Deutsche gibt, die weder rassistisch noch fremdenfeindlich sind. Die Behauptung, Schwarze stellten eine Gefahr für das deutsche Volk dar, zeugt von einer kolonialistischen, rassistischen und fremdenfeindlichen Mentalität, und vor diesem Hintergrund hat diese Frau es vorgezogen, ihre Tochter und ihre Familie von dem schwarzen Kind zu befreien, indem sie es zur Adoption freigab. In der gleichen Perspektive greift Kron auf Reinhard Pommerins Forschung: *Sterilisierung der Rheinlandbastarde - Das Schicksal einer farbigen Minderheit 1918-1937* zurück, um die diskriminierenden und rassistischen Äußerungen von Paul von Hindenburg gegen schwarze Menschen in seinem Buch *Aus meinem Leben* deutlich zu machen, in dem er Afrikaner als brutale Wesen mit tierischem Charakter darstellt und von „Schwarzen Wellen“ spricht. (S. Kron, 1996, S. 40)

In einem lyrischen Stil versucht Ondu-Schuster, detailliert zu beschreiben, welche Auswirkungen das Verhalten seiner Schwiegermutter auf ihn hatte und weiterhin hat:

Mein Weinen ohne Tränen

Wegen meiner Hautfarbe gabst Du meine Tochter
Zur Adoption frei ohne mich zu fragen.
Du meine Schwiegermutter,
warum bist du nur gegen mich?
Du nimmst mir alles weg und läßt mir nur
die Erinnerung und solche Tränen, die sich nicht
vom Wind trocken lassen!
So weinte ich um mein Baby und um meine Freundin.
Ich weinte um meine Kameraden, Eltern
und Geschwister. Ich weinte über mein Leben.
Ich weinte wieder die auflebenden
Tränen meiner Erinnerungen.
Ich weinte, weil meine Mitmenschen
mich nicht lieben. Mein Weinen ohne Tränen
hatte mich wieder eingefangen.
Machtlos weinte ich weiter (S. 69).

Wenn Ondu-Schuster hier sagt, dass er weint, ohne Tränen zu vergießen, drückt er damit sein inneres Leid aus, nachdem sein Kind wegen seiner

Hautfarbe ohne seine Zustimmung zur Adoption freigegeben wurde. Er drückt zudem sein inneres Leid über seine Liebesbeziehung aus, die beendet wurde, nur weil seine Schwiegermutter seine Hautfarbe nicht ertragen kann. Ondu-Schuster empfindet diesen inneren Schmerz nicht nur für sich alleine, sondern auch für die anderen Schwarzen, die in Deutschland leben, denn er weiß, dass er nicht der einzige Schwarze ist, der diese Situation erlebt. Zudem drückt er seine innere Angst um seine Zukunft in einer Welt aus, in der ihn niemand liebt. Durch die Anapher „Ich weinte um meine Kameraden, Eltern und Geschwister. Ich weinte über mein Leben. Ich weinte wieder die auflebenden Tränen meiner Erinnerungen. Ich weinte, weil meine Mitmenschen mich nicht lieben.“, erzeugt der Erzähler eine eindringliche Wirkung und hebt den Schmerz der Figur hervor.

Im nächsten Kapitel wird eine weitere Form der Diskriminierung und Fremdenfeindlichkeit untersucht, der „Schwarzafrikaner“ häufig ausgesetzt sind und die ebenfalls koloniale Wurzeln hat.

3. Rassistische und fremdenfeindliche Gewalt gegen Dumbia

In Deutschland gibt es zahlreiche Fälle von rassistischer Diskriminierung und Fremdenfeindlichkeit gegenüber „Schwarzafrikanern“, die sich in vielfältiger Form äußern. Eine dieser Äußerungsformen ist die, die Ondu-Schuster hier in seiner Autobiografie *Meine Tochter geht mit einem „Neger“*. *Ist das Wahr?* gegenüber der Figur Dumbia zum Ausdruck bringt: „Ich erinnere mich noch an meinen Freund Dumbia. Als er in mein Zimmer kam, sagte er zu mir, daß er nach Hause zurück möchte, weil ein Deutscher ihm in das Gesicht gespuckt hatte.“ (S. 128) Jemandem ins Gesicht zu spucken bedeutet, die Person als minderwertig und sogar als unmenschlich zu behandeln. Dieses Verhalten drückt zugleich physische Dominanz, Demütigung und die völlige Entmenschlichung des anderen aus. Es ist eines der gewalttätigsten Symbole für Rassismus und Fremdenfeindlichkeit. Diese Geste sagt weit mehr aus als Worte. Das

Gesicht verkörpert die Identität und Würde eines Menschen. Das Gesicht als Ziel für einen Spuckangriff zu wählen, bedeutet, die Ehre und Würde der Person anzugreifen. Es ist eine Art, sie zu verachten, sie als schmutzig zu bezeichnen, sie auf den Rang eines Tieres herabzustufen und sie auf den Status eines Objekts zu reduzieren. Es ist genau wie im Kolonialsystem, in dem sich der Kolonisator als „zivilisiert und überlegen“ betrachtet, während er den Kolonisierten als „wild, minderwertig, schmutzig usw.“ behandelt. Dumbia ins Gesicht zu spucken bedeutet, ihm die absolute Macht des Deutschen vor Augen zu führen, ihm Angst einzujagen und seinen Stolz, schwarz zu sein, zu brechen. Hier wird kein Schlag ausgeführt, doch die Wunde ist sehr tief. Das ist es, was Fanon als „koloniale Gewalt“ bezeichnet: Sie dringt in den Geist ein. Es ist eine Methode der psychologischen Zerstörung.

Was in diesem Zitat ins Auge sticht und fragwürdig ist, ist Dumbias passive Reaktion auf diese Fremdenfeindlichkeit und seine Entscheidung, nach Hause zurückzugehen, anstatt Vergeltung zu üben oder eine Beschwerde einzureichen. Die Frage, die hier gestellt werden muss, ist, warum eine solche Reaktion?

Durch diese Verhaltensweise Dumbias will Ondu-Schuster eigentlich einen sehr wichtigen Aspekt in der Behandlung von „SchwarzafrikanerInnen“ in Deutschland im Allgemeinen und speziell im juristischen Bereich hervorheben. Wie der prozentuale Anteil der Aussagen vieler Afrikanerinnen und Afrikaner durch die Studie der *Agentur der Europäischen Union für Grundrechte* deutlich zeigt, ist die Tatsache, dass viele AfrikanerInnen nach rassistischer Diskriminierung keine Beschwerde einreichen, dadurch gerechtfertigt, dass sie sich aus Erfahrung sagen, dass ihre Beschwerden nicht berücksichtigt werden:

Im Durchschnitt aller [...] befragten Gruppen haben 82% der Personen, die in den vorangegangenen zwölf Monaten diskriminiert wurden, ihre letzte Diskriminierungserfahrung weder am Ort der Diskriminierung noch bei einer zuständigen Behörde gemeldet. [...]

Als häufigster Grund für die unterbliebene Meldung von Diskriminierungsfällen wurde von den Befragten ihre Überzeugung genannt, aufgrund ihrer Meldung „würde nichts passiert“ (Agentur der Europäischen Union für Grundrechte, 2011, S. 13) .

Aus diesem Zitat geht deutlich hervor, dass viele Afrikaner den Eindruck haben, dass auch in deutschen Institutionen Rassismus gegenüber Schwarzen herrscht. Die Straffreiheit, die die Täter rassistischer Übergriffe gegen Schwarze in Deutschland genießen – worauf der hohe Prozentsatz der in diesem Absatz befragten Personen hindeutet –, lässt sich durch das koloniale Erbe erklären, da Gewalttaten gegen Schwarze während der Kolonialzeit ungestraft blieben. Zwei Gründe könnten Dumbias passive Reaktion auf diesen rassistischen und fremdenfeindlichen Angriff und seine Entscheidung, lieber nach Hause zurückzukehren, erklären: Erstens hat er sich gegen diesen Angriff nicht gewehrt, da er höchstwahrscheinlich befürchtet, von der deutschen Justiz bestraft zu werden, falls sein deutscher Angreifer Anzeige erstatten sollte. Außerdem hält er es für besser, nach Hause zurückzukehren, anstatt eine Beschwerde einzureichen, da er glaubt, dass seine Beschwerde keinen Erfolg haben wird und die Übergriffe weiterhin andauern werden. Er fürchtet also um sein Leben in dieser Gesellschaft, in der es seiner Meinung nach keine Gerechtigkeit gegen rassistische und fremdenfeindliche Handlungen gegenüber Schwarzen gibt.

Angesichts dieser Situation warnt Ondu-Schuster diese rassistischen und fremdenfeindlichen Deutschen, die es vergessen, dass auch sie sich eines Tages in einem fremden Land wiederfinden könnten, wo sie Gefahr laufen, wegen ihres früheren schlechten Verhaltens gegenüber Ausländern in Deutschland sehr schlecht aufgenommen zu werden, wie folgt:

Alle diese Leute, die Deutschland freiwillig verließen, sind sehr rassistisch geworden. [...] Es ist besser körperlichen Züchtigungen ausgesetzt zu werden, als moralisch und geistig ein Gefangener zu sein. [...] Deshalb müssen die Deutschen aufpassen, wenn die Fremdenfeindlichkeit weiter zunimmt. Sie müssen sonst riskieren, im Ausland schlecht behandelt zu werden. Die Ausländer, die mit bitterer Demütigung und schlechter Erfahrung Deutschland verlassen, werden

sicherlich nicht die Deutschen in ihrer Heimat herzlich begrüßen. Ja, es könnten sich sogar Konflikte gegen die Deutschen im Ausland entwickeln. Sicher ist die Ausländerfeindlichkeit noch ein ungelöstes Problem (S. 128).

Aus diesem Textabschnitt geht klar hervor, dass Ondu-Schuster über eine bloße Anprangerung hinaus seine deutschen Leser auf die Folgen dieser rassistischen und fremdenfeindlichen Verhaltensweisen aufmerksam macht, die nicht nur das Zusammenleben zwischen Deutschen und Ausländern auf deutschem Boden gefährden, sondern in bestimmten Ländern der Welt auch anti-deutsche Ressentiments hervorrufen könnten. Diese Warnung ist eine Art Sensibilisierung, die darauf abzielt, einen Mentalitätswandel herbeizuführen, der das Zusammenleben zwischen Menschen nicht nur unterschiedlicher Herkunft, sondern auch unterschiedlicher Hautfarbe fördert.

Schluss

Aus der vorliegenden Studie geht eindeutig hervor, dass sich die deutschsprachige afrikanische Literatur hauptsächlich mit den Problemen befasst, mit denen Schwarze in Deutschland in ihren Beziehungen zu Deutschen konfrontiert sind. Diese Probleme äußern sich sehr oft in diskriminierenden Äußerungen rassistischer und fremdenfeindlicher Art, die häufig koloniale Wurzeln haben und bei deutsch-afrikanischen Begegnungen oft dazu dienen, den anderen herabzuwürdigen. Zudem zeigt die Studie, dass manche deutsche Eltern Liebesbeziehungen zwischen ihren Kindern und schwarzen Afrikanern kategorisch ablehnen und bereit sind, alles zu unternehmen, um diese zu verhindern. Darüber hinaus macht die Studie deutlich, dass die Diskriminierung schwarzer Menschen in Deutschland weit über verbale Angriffe wie Beleidigungen hinausgeht und sich auch in Handlungen äußert, die sogar als körperliche Gewalt bezeichnet werden können, insbesondere das Anspucken ins Gesicht. Die Studie hat diese deutsch-afrikanischen Probleme, wie sie von Ondu-Schuster in seiner

Autobiografie angeprangert werden, analysiert und als „Vorfeld der Gewalt“ betrachtet, da sie diese unter dem Gesichtspunkt eines Aufrufs des Autors untersucht, sich dieser Situation bewusst zu werden, um eine Eskalation zu vermeiden und ein besseres Zusammenleben zwischen Afrikanern und Deutschen zu fördern. Er ruft die Deutschen dazu auf, Ausländern gegenüber wohlwollend zu sein, damit diese Deutschland nicht aufgrund von Misshandlungen verlassen und im Ausland ihrerseits nicht schlecht aufgenommen werden.

Literaturverzeichnis

AGENTUR DER EUROPÄISCHEN UNION FÜR GRUNDRECHTE,
2011, *EU-MIDIS Erhebung der Europäischen Union zu Minderheiten und Diskriminierung. Bericht über die wichtigsten Ergebnisse*, Luxemburg, Amt für Veröffentlichungen der Europäischen Union.

HELGA Emde, 1991, „Als Besatzungschild im Nachkriegsdeutschland“, *Geteilter Feminismus – Beiträge zur feministischen Theorie und Praxis*, Nr. 27, Köln, Eigenverlag, S. 103-115.

HINDENBURG Paul von, 1929, *Aus meinem Leben*, Stuttgart, Hirzel.

KILOMBA Grada, 2010, *Plantation Memories: Episodes of Everyday Racism*, 2. Auflage, Münster, UNRAST-Verlag.

KRAFT Mario, 1990, „Frauen afrikanischer Herkunft: Feministische Kultur und Ethnizität in Amerika und Europa“, *Beiträge zur feministischen Theorie und Praxis*, Nr. 27, 1. Auflage, Köln, Eigenverlag, S. 25-44.

KRON Stefanie, 1996, *Fürchte Dich nicht, Bleichgesicht! Perspektivenwechsel zur Literatur Afro-Deutscher Frauen*, Münster, Unrast Verlag.

OLOUKPONA-YINNON Adjai Paulin, 2014, „Exil und Erinnerung: Afrikaner schreiben Belletristik in deutscher Sprache“,

Zeitschrift des Verbandes Polnischer Germanisten (ZVPG) S. 165-172.

OLOUKPONA-YINNON Adjai Paulin, 2014, « La difficile naissance de la Négritude en langue allemande », *Nouveaux Cahiers d'Allemand. Revue de linguistique et de didactique*, Lorraine, ATILF Université de Lorraine, S. 67-75.

ONDU-SCHUSTER Paulo, 2000, *Meine Tochter geht mit einem „Neger“*. *Ist das Wahr? Das Gehirn eines schwarzen Vogels ist nicht schwarz*, 2. Auflage, Dresden, Selbstverlag. ■■■■